

PRATIQUE MILITANTE
& ÉCRITS D'UN OUVRIER
COMMUNARD

Réédition de l'ouvrage paru en 1977
chez MASPERO

© L'Harmattan, 2002
ISBN : 2-7475-2004-8

Eugène Varlin

PRATIQUE MILITANTE
& ÉCRITS D'UN OUVRIER
COMMUNARD

Présenté par Paule Lejeune

L'Harmattan
5-7, rue de l'École-Polytechnique
75005 Paris
France

L'Harmattan Hongrie
Hargita u. 3
1026 Budapest
HONGRIE

L'Harmattan Italia
Via Bava, 37
10214 Torino
ITALIE

Fils de paysans pauvres

Eugène Varlin naît en 1839 à une époque où la classe dominante va chercher dans les campagnes les plus reculées, et presque au berceau, une force de travail au rabais qui lui permet un profit fabuleux ; elle soumet en effet des gamins et des gamines, dès l'âge de six ans, à une torture quotidienne que décrit le médecin progressiste Villermé :

Ils restent seize à dix-sept heures debout chaque jour, dont treize au moins dans une pièce fermée, sans presque changer de place ni d'attitude. Ce n'est plus là un travail, une tâche, c'est une torture ; et on l'inflige à des enfants de six à huit ans, mal nourris, mal vêtus, obligés de parcourir, dès cinq heures du matin, la longue distance qui les sépare de leurs ateliers, et qu'achève d'épuiser, le soir, leur retour de ces mêmes ateliers. Comment ces infortunés, qui peuvent à peine goûter quelques instants de sommeil, résisteraient-ils à tant de misère et de fatigue ? C'est ce long supplice de tous les jours qui ruine principalement leur santé dans les filatures de coton.

Ce spectacle, c'est celui que pouvaient contempler chaque jour les parents du petit Varlin, puisque dans le village de Seine-et-Marne où ils habitaient — à Voisins, près de Claye — prospéraient plusieurs industries dont une fabrique d'indiennes.

Ils n'étaient guère riches, les Varlin : le père louait ses bras comme ouvrier agricole et cultivait, après ses interminables journées de salarié, quelques lopins durement acquis de génération en génération, sans posséder même un cheval pour labourer.

*Malgré cette condition de paysans pauvres, les Varlin ne s'en laissaient conter ni par le curé ni par la propagande de la bourgeoisie, qui ne cessait d'éta-
ler les bienfaits du travail pour les jeunes enfants ; tel ce ministre du Commerce qui, en 1840, avait déjà compris le rôle du conditionnement : « L'admission des enfants dans les fabriques dès l'âge de huit ans est pour les parents un moyen de surveillance, pour les enfants un commencement d'apprentissage, pour la famille une ressource. L'habitude de l'ordre, de la discipline et du travail doit s'acquérir de bonne heure et la plupart des mains-d'œuvre industrielles exigent une dextérité, une prestesse qui ne s'obtiennent que par une pratique assez longue et qui ne peut être commencée trop tôt. L'enfant entré à huit ans dans l'atelier, façonné au travail, ayant acquis l'habitude de l'obéissance et possédant les premiers éléments de l'instruction primaire, arrivera à dix ans plus capable de supporter la fatigue, plus habile et plus instruit qu'un enfant du même âge élevé jusque-là dans l'oisiveté et prenant pour la première fois le tablier du travail. » Les Varlin, eux, ne souhaitaient nullement que leurs enfants acquièrent aussi précocement l'habitude de l'obéissance et firent tous les sacrifices pour qu'ils aillent à l'école.*

Et la première chance d'Eugène Varlin fut en effet d'être soustrait à ce baigne de l'enfance au travail et de pouvoir aller à l'école voisine, à Claye, jusqu'à treize ans, ce qui lui permit de s'emparer des clés du savoir : la lecture, l'écriture, le calcul.

La seconde chance de Varlin fut peut-être d'avoir vécu auprès d'un grand-père à la personnalité républicaine si marquée et si notoire qu'en 1848 — à soixante-quinze ans ! — il devient membre de sa municipalité.

De février à juin 1848, durant ces quelques mois d'euphorie républicaine, on peut imaginer le climat d'espérance et de liberté conquise dans lequel vécut le petit Varlin, et toute la remontée des souvenirs de la grande Révolution évoqués par les anciens du village. Varlin n'eut pas besoin d'attendre l'âge de vingt ans, comme Jules Vallès par exemple, pour rencontrer le peuple et son passé dans des livres interdits : au fil des veillées, il fut en effet imprégné des récits de lutte contre les tyrans ; il fut élevé dans le culte de la liberté et du savoir et dans la confiance en l'avenir meilleur des masses.

Cette culture orale, populaire, permettait de neutraliser les effets d'une école que la révolution de 1848 n'eut point le temps de transformer, et qui restait dans la plus étouffante tradition de morale chrétienne. Thiers ne déclarait-il pas : « Je demande que l'action du curé soit forte, beaucoup plus forte qu'elle ne l'est, parce que je compte beaucoup sur lui pour propager cette bonne philosophie qui apprend à l'homme qu'il est ici pour souffrir. » Et l'économiste bourgeois, Adolphe Blanqui, le frère du révolutionnaire, de laisser transpirer en 1848 la grosse frousse de la bourgeoisie concernant l'instruction :

Apprendre à lire et à écrire à des enfants, c'est chose utile et sage, sans doute, à condition qu'on ne leur aura pas fourni seulement un instrument de ruine et de perte, au lieu d'un élément salutaire de perfectionnement moral. Car si les enfants ne devaient jamais lire que des journaux incendiaires ou des livres obscènes, mieux vaudrait cent fois pour eux la vieille

et loyale ignorance de leurs pères, mieux vaudrait rétrograder vers l'origine des âges que d'empoisonner des générations tout entières de doctrines anarchiques et antisociales, telles que celles qu'on essaie de propager de nos jours.

Arraché à l'isolement des campagnes

La troisième chance de Varlin fut d'être envoyé par ses parents chez un oncle, maître relieur à Paris. Il allait apprendre un vrai métier permettant de conjuguer à chaque instant le travail du cerveau et de la main, et un métier qui le mettait en contact avec les livres ; privilège de taille à une époque où l'accès au savoir était quasiment réservé à la classe dominante et où le moindre volume coûtait plusieurs journées de travailleur manuel.

De plus, il était arraché à l'isolement des campagnes et à leur isolement culturel pour vivre maintenant dans la capitale. Et n'oublions pas que le Paris de ces années-là était un haut lieu de concentration ouvrière, puisqu'on y comptait une population industrielle active de 407 500 travailleurs, hommes, femmes, enfants, soit plus de 40 % de la population totale. Le préfet Hausmann n'était pas encore passé par là pour éventrer les vieux quartiers populaires et rejeter loin du centre les ouvriers.

C'était donc à Paris que d'année en année, de grève en barricade, d'émeute en révolution, se menait le plus intensément le combat classe contre classe. Si nous comparons le destin de Varlin avec celui d'un autre prolétaire, Norbert Truquin, nous voyons que ce dernier, constamment obligé pour gagner son pain d'errer d'une ville et d'un métier à l'autre, acquit certes une grande puissance d'analyse critique, mais ne put passer

à l'action militante, faute de continuité et de structures solides.

Varlin, lui, n'exercera qu'un seul métier, dans une seule ville ; il aura donc la possibilité de nouer des liens avec ses camarades, d'organiser la lutte, d'avancer toujours plus avant dans la voie révolutionnaire.

Il ne faudrait pas croire toutefois que, parce que Varlin échappait aux travaux forcés des grandes fabriques, il allait avoir une adolescence douillette. La vie d'apprenti était très dure, aussi dure parfois que celle de petit rattacheur de fils dans une usine textile. De l'aube à la nuit, c'était le travail, les corvées qui souvent n'apprenaient que les rudiments du métier, la dépendance absolue, matérielle et morale, comme en témoigne, par exemple, le menuisier Agricol Perdiguier dans ses Mémoires d'un compagnon :

M. D... me donnait la nourriture et le coucher, rien de plus ; pas le moindre petit encouragement. Il me faisait lever chaque matin, hiver comme été, avant cinq heures, et travailler jusqu'à huit et neuf heures du soir. Les repas, nous les prenions en un instant. Dans le cours de la journée, qu'il fût présent ou non, j'employais mon temps le mieux que je le pouvais ; le dimanche, je mettais de l'ordre dans l'atelier, dans le grenier, où étaient les bouts de bois, et je n'étais guère libre avant dix heures ou midi. J'étais timide, très sensible ; pour peu qu'on m'eût grondé, j'en eusse été au désespoir.

Je couchais au troisième étage ; M. D... avait sa chambre au-dessous. Il m'éveillait le matin en cognant contre son plafond avec une sorte de barre. Il n'avait point à sortir de son lit. Une nuit, il frappe. Je me lève. Mais j'étais encore fatigué, j'avais encore sommeil. Je regarde par la croisée. On fermait la pharmacie de M..., notre voisin. Je ne comprenais rien à cela. Je m'habille, je vais travailler. Il était onze heures du

soir. Je dus ainsi rester debout toute la nuit et le lendemain tout le jour. On ne craignait ni d'user de mes forces ni de les épuiser.

M. D... me donnait le bois à refendre, à corroyer. Ensuite, il traçait. Je faisais les mortaises, les tenons ; je poussais les rainures, les feuillures, les moulures. Lui, il se donnait la peine ou le plaisir d'assembler. A moi de cheviller, de replanir, d'affleurer, de ragréer, d'achever. Nous exécutâmes de la sorte des croisées, des portes, des devantures de boutiques et autres ouvrages. Souvent il me fit faire, pour M. Poncet, des caisses pour emballer la soie. C'était un travail brut, grossier, peu agréable pour l'ouvrier, très lucratif pour le maître.

Il y avait six mois que j'étais chez M. D... et il ne m'avait jamais donné la moindre pièce de monnaie pour passer mon dimanche.

Sans parler du vrai martyr collectif que, par exemple, subissaient les jeunes apprenties lyonnaises, ainsi que le dénonce Norbert Truquin dans les Mémoires et Aventures d'un prolétaire, en une page extraordinaire de justesse et de densité.

Le fait que le jeune Varlin fût apprenti chez un parent n'adouçissait guère son sort. D'autant que l'oncle en question était particulièrement dur et violent, reprochant en particulier à son neveu de se plonger dans les livres qu'il était chargé de relier. Il lui reprochait aussi, semble-t-il, de ne point vouloir prendre la succession de son atelier de reliure en épousant une parente de la maison. Cette chance-là, Varlin l'a refusée parce que, dit l'un de ses biographes, il ne voulait point être patron pour exploiter les ouvriers. Quoi qu'il en soit, il quitte définitivement la tutelle de son oncle en décembre 1854 ; et cela dénote chez ce garçon de quinze ans une volonté déjà marquée de prendre ses risques, d'aller de l'avant.

« Les travailleurs ont soif d'un savoir dont ils ont besoin pour vaincre » (Lénine)

Dans les années qui vont suivre, il semble d'abord emprunter le chemin de l'ouvrier qualifié animé de la volonté de se perfectionner dans son métier et de saisir toutes les occasions de s'instruire et même de se cultiver : il passe d'un atelier de reliure à l'autre ; son livret d'ouvrier nous apprend que, de 1855 à 1858, il a changé six fois de patron ; cette sorte de mini-tour de France sur la place de Paris lui apprend toutes les subtilités d'un métier d'art et il sera si apprécié qu'à dix-huit ans on l'embauchera comme contremaître. Son salaire, élevé pour l'époque, le met à l'abri du froid et de la faim et lui permet de louer une chambre au lieu de loger dans ces dortoirs puants où s'entassaient souvent les ouvriers, ceux du bâtiment en particulier, déportés de leur province natale.

En somme, il conduit sa vie et n'est pas bourlingué par le chômage et la recherche de n'importe quel gagne-pain. Et c'est ainsi qu'il peut suivre régulièrement des cours du soir en français, géométrie, comptabilité. Et il a même droit à des prix distribués solennellement sous la présidence du ministre de l'Instruction publique. Ne faut-il pas encourager les travailleurs à s'instruire car les nouvelles techniques industrielles requièrent des connaissances de base ? D'autre part, Napoléon III que commence à bouder la bourgeoisie essaie de s'appuyer sur l'aristocratie ouvrière.

Varlin trouve aussi le temps de cultiver des arts d'ordinaire interdits à la masse laborieuse : il adhère à une chorale, participe à des concours, s'ouvre avidement au monde de la musique. Il semble donc profiter de toutes les possibilités pour tenter de s'épanouir pleinement, en profitant des moindres miettes de culture que laisse tomber la bourgeoisie.

Et l'on peut penser que c'est par la voie de l'approfondissement des choses par le savoir, la lecture, la réflexion qu'il s'approche de la voie révolutionnaire.

Il n'est point le seul d'ailleurs, puisque parmi les élèves de son cours du soir, la même année que lui, on relève le nom de deux futurs communards ! Effet boomerang du savoir, si redouté de la classe dominante, mais que ses besoins en main-d'œuvre qualifiée ne pouvaient éviter, sans parler de la poussée constante des travailleurs pour obtenir toujours plus de possibilités de s'instruire.

« Les travailleurs ont soif d'un savoir dont ils ont besoin pour vaincre », écrit Lénine. Varlin avait une soif de savoir en rapport avec son milieu familial où dignité et instruction étaient liées, sans être encore peut-être vraiment conscient que ce savoir constituait une arme importante dans la lutte de classes. Dès 1857, d'ailleurs, il participe à la vie collective de ses camarades relieurs en adhérant à la Société civile des relieurs, qui avait pour but officiel de procurer une aide en cas de maladie et une petite retraite. Il y joue rapidement un rôle de pointe, parvenant en particulier à faire modifier les statuts de l'association afin de réduire le pouvoir du président désigné par le gouvernement.

Et lorsqu'en 1862 le pouvoir impérial, faisant un bon sourire démagogique à la classe ouvrière, propose d'envoyer des délégués français à l'Exposition universelle de Londres, Varlin est élu par ses camarades relieurs pour constituer la commission ouvrière chargée de s'occuper de l'élection des délégués et de l'organisation de leur voyage en Angleterre.

Varlin est-il lui-même allé à Londres ? Ce point controversé est en réalité secondaire. Ce qui importe, c'est qu'il est déjà reconnu par ses pairs et qu'il a pu prendre conscience des problèmes ouvriers sur le plan international, soit qu'il ait discuté sur place à Londres, soit qu'au retour les délégués lui aient fait des comptes rendus très précis de leur séjour. Varlin n'était pas quelqu'un d'emballé, de spontanéiste. Les informations qu'il recevait étaient analysées, ce qui l'amène à une transformation constante et sûre, sans revirements brusques et théâtraux.

Voici comment le présente l'un de ses biographes, Eugène Faillet, à l'époque de l'Exposition de Londres :

Il avait vingt-deux ans ; il en paraissait trente. Déjà sa taille élevée se courbait par l'habitude de la méditation. Sa chevelure abondante rejetée en arrière dégageait un front admirable. Ses yeux noirs et vifs exprimaient la mansuétude et l'énergie.

Qui l'avait vu une fois ne l'oubliait jamais. Il s'était accoutumé à n'exprimer son opinion qu'après avoir écouté celle d'autrui. Modeste jusqu'à la timidité, bienveillant toujours, il trouvait des qualités à tous.

En octobre 1862, les délégués relieurs, dont Varlin, vont rédiger un rapport sur ce qu'ils ont vu à Londres, comme le feront d'ailleurs les représentants de tous les autres corps de métier.

A travers ces rapports reviennent de grands thèmes, qui vont constituer la trame même de la lutte jusqu'à la chute du second Empire : surprise d'abord de constater que leurs camarades anglais ont un salaire et des conditions de travail bien supérieurs aux leurs, alors que la propagande impériale leur faisait croire le contraire ; puis perception du rapport étroit entre cette situation et la mise en place chez leurs camarades anglais d'associations ouvrières très structurées, très puissantes, ainsi que le développement de grèves larges et dures. Et, du côté anglais comme du côté français, les ouvriers en arrivent à conclure à la nécessité de s'unir au maximum par-dessus les frontières afin de lutter contre le Capital qui multiplie ses efforts pour diviser les travailleurs.

« L'un des plus dangereux... »

Ces réflexions et ce bilan développent en Eugène Varlin une volonté de s'engager vraiment à fond dans

le combat ouvrier. Afin d'être plus libre de mieux organiser son temps, il décide de ne plus travailler dans un atelier à heures fixes, mais d'effectuer sa tâche à domicile. Il s'installe donc au 33, rue Dauphine, dans une mansarde qu'il loue 150 F par an et qu'il meuble du strict minimum. Il partage ce logis dans les combles avec son frère Louis, apprenti peintre, partiellement paralysé à la suite d'un accident du travail.

Il mène une vie rude, austère. Quand il a relié pendant une bonne douzaine d'heures chaque jour pour subvenir à ses besoins, il consacre le reste de son temps à l'étude et surtout à l'action, projeté de plus en plus vers la lutte.

Et en effet le pouvoir impérial lâche-t-il du lest, en abrogeant une partie de la sinistre loi Le Chapelier — fin mai 1864, il accorde le droit de grève mais pas celui d'association —, Varlin et ses camarades relieurs en profitent pour mener à partir d'août 1864 une grève longue et dure. Une commission est créée pour diriger le mouvement et avance trois revendications principales :

— réduction de douze à dix heures de la journée de travail ;

— un salaire pour dix heures qui soit égal à celui d'une journée de onze heures ;

— une augmentation de 25 % pour les heures supplémentaires.

Les justifications données à ces revendications prouvent une approche très réfléchie des problèmes et un niveau de conscience certain :

Le développement de l'industrie doit avoir pour résultat l'augmentation du bien-être de tous. La production augmentant chaque jour par l'extension de l'emploi de machines, le riche ne suffit plus à la consommation ; il faut donc que l'ouvrier devienne consommateur, et pour cela il lui faut un salaire assez

élevé pour acquérir, et le temps nécessaire pour pouvoir posséder.

Le fait matériel de l'augmentation du labeur, par l'emploi de nouvelles machines et de moyens plus expéditifs de travailler, suffirait pour demander une réduction de travail nécessaire au repos du corps ; mais l'esprit et le cœur en ont surtout besoin...

La famille, pour nous, aurait aussi ses charmes et sa puissance moralisante ; mais nous sommes privés de ses caresses qui font oublier les fatigues et donnent du courage pour le lendemain. Les devoirs du père de famille, les besoins du ménage, les joies de l'intérieur nous sont impossibles et inconnus, l'atelier absorbant nos forces et toutes nos heures.

L'instruction nous est rendue impossible par la longueur de notre journée ; cependant, notre état exige que nous soyons instruits. Notre industrie, par ses besoins de perfectionnement, nous rend l'éducation aussi nécessaire qu'elle rend l'ignorance pénible en nous mettant chaque jour tant de livres entre les mains. De tous côtés, des hommes instruits se groupent et s'offrent à nous communiquer la science, mais leur dévouement est inutile pour nous qui sommes dans l'impossibilité d'en profiter.

Fin septembre, la plupart des patrons cèdent aux revendications des relieurs. C'est une victoire de la cohésion et de l'organisation de la grève. Eugène Varlin dut s'y faire remarquer, puisqu'il est tenu dès lors pour « l'un des plus dangereux » par la police et que, d'autre part, ses camarades se cotisent pour lui offrir une montre en argent — celle-là même qu'après son assassinat, le 28 mai 1871, un lieutenant versaillais volera sur son cadavre.

« Prolétaires de tous les pays, unissez-vous »

Pendant qu'à Paris Varlin mène avec ses camarades cette grève victorieuse, à Londres se fonde le 28 septembre 1864 l'Association internationale des travailleurs (A. I. T.), lors du meeting de Saint Martin's Hall. Et la radicalisation de Varlin pendant la grève l'amène tout naturellement à s'inscrire, en janvier 1865, à la section parisienne de l'A. I. T. (Sa carte porte le numéro 256.) Il y tient rapidement un rôle important, puisqu'il fait partie de la commission chargée de développer l'implantation de l'Association dans toutes les régions de France.

Il semble que, dès lors, Varlin, ayant trouvé les structures organisationnelles convenant à sa volonté de lutte, brûle les étapes de la prise de conscience et se donne au-delà de ses forces au combat ouvrier. Eugène Faillet nous le présente à cette époque de sa vie :

Dès qu'il avait gagné son pain, il courait d'un bout à l'autre de la grande ville saisir à la sortie de l'atelier, à la gargote, à la crèmerie, tel ou tel camarade, tel ou tel groupe. Il les animait, les entraînait, les constituait en société, les attachait à l'Internationale. De retour

chez lui, le corps brisé, le cerveau surmené, il écrivait aux amis de la province et de l'étranger. Il les entretenait de ce qui était fait, de ce qui se ferait, il les conjurait de ne pas lâcher prise, de redoubler d'ardeur. Puis, après quelques heures de sommeil, il se mettait à la reliure. Les plus actifs admiraient son activité.

Il est important de préciser que Varlin n'était pas une exception dans le mouvement ouvrier ; qu'ils étaient nombreux à donner leur temps et leurs forces sans compter pour que s'organise et se renforce la classe ouvrière. Mais Varlin avait ce je ne sais quoi de plus dans l'élan fraternel et révolutionnaire qui donne un caractère exemplaire à sa vie.

Pour informer plus largement les travailleurs, les Internationaux parisiens vont essayer d'utiliser la presse. Un hebdomadaire est fondé en juin 1865 : La Tribune ouvrière. Mais la vigilance répressive du pouvoir fera saisir le quatrième numéro en août. Nouvelle tentative : La Presse ouvrière. Nouvelle saisie. Troisième tentative en septembre avec La Fourmi, qui ne vivra que le temps d'un seul numéro.

Force leur sera donc de publier articles, communiqués, appels dans les colonnes de la presse bourgeoise, ce que ne manqueront pas de faire les Internationaux et Varlin en particulier qui accorde un rôle important à cette forme d'information :

Il est temps, écrit-il, que le travailleur laisse de côté sa timidité ordinaire et se décide à produire lui-même ses observations et ses idées par la plume comme par la parole. Dût-il s'exprimer en de mauvais termes et par des phrases incorrectes, sa pensée en ressortira mieux que s'il la faisait traduire par d'autres qui ne comprennent pas et ne ressentent pas comme lui.

Et c'est en effet une des caractéristiques de la nou-

velle génération ouvrière, cette volonté de prendre elle-même en main, et dans tous les domaines, son combat afin de pouvoir le mener vraiment jusqu'au bout, en même temps que cette méfiance pour les intermédiaires non ouvriers qui trop souvent avaient pris sous le nez des travailleurs les bénéfices de leurs luttes (comme en 1830 ou en 1848). Certains parleront d' « ouvriérisme » lorsque Varlin, en février 1865, signera avec les délégués de Paris le texte suivant :

Les soussignés membres de l'A. I. T. résidant à Paris, en se renfermant strictement dans les statuts provisoires émanant de la Commission centrale siégeant à Londres, notamment dans le premier paragraphe ainsi conçu : « Considérant que l'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes, que les efforts des travailleurs pour conquérir leur émancipation ne doivent pas tendre à créer de nouveaux privilèges, mais à établir pour tous les mêmes droits et les mêmes devoirs », déclarent qu'ils acceptent avec reconnaissance le concours désintéressé de tous les démocrates ; mais que, voulant conserver à l'A. I. T. et au futur congrès son caractère essentiellement ouvrier, déclarent en outre qu'aucun autre qu'un ouvrier ne pourra pour Paris exercer de fonctions nominatives dans ladite association...

Cette position n'est-elle point le juste reflet du bilan tiré des expériences passées où des soi-disant républicains, dont un Adolphe Tiers par exemple, avaient escamoté à leur profit les fruits du combat ouvrier ? Et d'ailleurs la section parisienne maintiendra cette position, puisque dans les statuts qu'elle rédige figure à l'article premier cette précision : « Pour être admis, il faut justifier de sa qualité de travailleur. » Et il est à penser que si l'on avait observé cette règle lors de la Commune, la gestion du pouvoir aurait été plus homogène, plus efficace, parce que sur des positions de classe plus nettes, moins barbouillées d'idéalisme, de pacifisme petit-bourgeois.

A la pointe du combat

Varlin va donc multiplier les contacts avec les ouvriers des différentes corporations, intervenir dans les réunions, écrire de nombreuses lettres à des correspondants de province pour les informer sur l'association. Il est si bien à la pointe du combat internationaliste qu'il sera désigné pour faire partie de la délégation française, avec Tolain, Fribourg, Limousin, les fondateurs de la section parisienne, devant participer à la conférence de l'A. I. T. qui se tient à Londres du 25 au 29 septembre 1865.

Et, malgré cela, il est dans le même temps engagé de nouveau dans une grève avec ses camarades relieurs. Profitant en effet de la morte-saison et donc de la conjoncture qui leur est favorable, les patrons ont repris les avantages qu'ils avaient été obligés de céder après la grève de 1864. Les relieurs décident de contre-attaquer : ils constituent un comité de grève dont fait partie Varlin et cessent le travail, malgré tout ce que cela implique de misère et même de faim. Afin de pouvoir tenir plus longtemps, ils vont même jusqu'à faire un emprunt (qu'ils finiront de rembourser grâce à la solidarité ouvrière, mais seulement au bout de deux ans). Quoique très dure, cette lutte ne se termine pas cette fois-ci par une victoire.

Bien entendu, toute cette combativité ouvrière n'est pas du goût du président de la Société civile des relieurs, Alphonse Coquart, qui accuse les ouvriers et Varlin en particulier de « vouloir introduire la perturbation dans la société et la détourner de la voie qu'elle s'était tracée ». Comme ledit président ne voulait point convoquer l'assemblée générale par peur d'être désavoué, dans une circulaire pleine d'ironie, Varlin met en garde ses camarades contre les manœuvres de ce représentant du pouvoir.

Et lorsque le même Coquart exclut Varlin de la société civile, ce dernier réagit aussitôt en faisant circuler un tract aussi mordant que précis.

D'ailleurs, la même année, Varlin rompt avec cette forme d'association mixte employeurs-ouvriers en fondant une nouvelle organisation, celle-là entièrement entre les mains des ouvriers relieurs. Il est élu président de cette société de solidarité en cas de maladie ou de chômage.

Il faut préciser que, dans les statuts rédigés par Varlin, figure l'égalité des droits entre relieurs et relieuses, ce qui montre chez lui une conception juste mais très avancée du monde et un point de désaccord avec la plupart des travailleurs de l'époque, même des Internationalistes, qui sous l'influence de Proudhon reléguaient la femme au foyer, sans lui accorder de droits politiques. (N'oublions pas que même au moment de la Commune, en mars 1871, les femmes ne furent ni électrices, ni éligibles.)

Cette clause statutaire va permettre l'élection d'une femme à la commission administrative : il s'agit de Nathalie Lemel qui, aux côtés de Varlin, ne cessera d'animer coopératives, restaurants ouvriers... Nous retrouverons cette admirable figure de militante dans la trame même du mouvement ouvrier et en particulier lors de la Commune.

Au I^{er} Congrès de l'A. I. T.

Délégué au I^{er} Congrès de l'Internationale qui se tient à Genève du 3 au 8 septembre 1866, Varlin manifeste bien son désaccord avec ses camarades proudhoniens concernant le travail des femmes. Voici un extrait de ces débats :

Les citoyens Chemalé, Fribourg, Perrachon, Camélinat font la proposition suivante :

« Au point de vue physique, moral et social, le travail des femmes et des enfants dans les manufactures